Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1922)

Heft: 78

Rubrik: Literary page

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

TO THE READERS OF THIS PAGE.

Will **you** help to give this page the touch of real homeliness for which we all crave at Christmas time? Just sit down and try your wits at entering for the literary editor's **CHRISTMAS POEM COMPETITION** and give him a chance to insert in the Christmas issue a first-class poem in German, Schwyzerdütsch, French or Italian, written by a London Swiss. The poem must reach the Editor not later than **December 15th** and should be addressed to 116, Finchley Road, N.W. It should be as short as possible, and give the Christmas sensations, not merely of a Swiss, but of a London Swiss. The writer of the best poem will be presented with two interesting books of modern German-Swiss fiction; the writer of the second best with one.

There is no time to lose. Just do your bit and prove your interest in "The Swiss Observer," Swiss literature — and your library. THE EDITOR.

* * *

L'ESPRIT ROMAND.

Qu'est-ce que l'esprit romand? CHARLY CLERC, le critique peut-être le plus éminent de la jeune génération romande, a donné, il y a peu de temps, une réponse provisoire à cette question dans sa plaquette "Lettres sur l'Esprit Romand." (Ed. Forum.) Nous publions un extrait de la première lettre qui est de nature à susciter de la réflexion et qui, certes, stimulera tous ceux pour qui l'étude des lettres romandes n'est pas dépourvu d'intérêt.

"Spectacle étrange, agaçant et sympathique, cette élite d'un petit pays qui ne veut pas être et qui n'est pas une province, ces intellectuels de trois ou quatre cités et cantons, proches parents et néanmoins séparés, pour qui l'individualisme est une religion, mais ne peut être un lien véritable; tant d'esprits qui se cherchent en gémissant, qui aiment en raisonnant, qui souffrent de leurs limites, mais ne songent qu'à circonscrire de bornes le terrain de la cité, des ambitions et de l'art. D'inspiration locale et européenne tour à tour, d'une humilité déconcertante, avec sursauts de grave prétention, bien doués pour devenir eux-mêmes, mais si mal satisfaits de s'être trouvés quand d'aventure ce privilège leur échoit.

Spectacle édifiant, irritant, monotone: ces êtres qui se veulent une raison d'être plus consciente et plus exclusive qu'on ne l'exige ailleurs, cette tension qu'on éprouve en lisant Amiel, Juste Olivier ou C.-F. Ramuz, cette tristesse noble qui jonche "le chemin d'espérance," et "la forêt immense du mystère" où errait Duchosal.

Spectacle émouvant et ridicule: des travailleurs qui ne veulent point porter d'eau à la Seine, qui prétendent avoir mieux à faire et donnent à cet orgueil de hautes raisons; mais trop souvent ils souhaiteraient que de là-bas on vint boire à la source exquise de leur modestie, qu'on distinguât du moins le ruisseau de leur talent, que par dessus les monts on en réclamât la vertu salutaire. De guerre las, et pour jouer plus franc jeu, il en est qui s'expatrient, mais ne peuvent oublier d'où ils sont, et ne sauraient perdre — quoi qu'ils en aient — ce bel appétit des choses morales qui est le nôtre. Il en est qui se plaignent de n'avoir pas l'instrument nécessaire, tant on aurait d'idées à formuler, tant "il y a quelque chose là-dedans," comme soupirait en se frappant le front ce cher et inoubliable Samuel Cornut. Nous la connaissons, leur antienne: les mots, si souvent, trompent la pensée...

Eh! pour Dieu, tâchez donc qu'ils la trompent le moins possible. Ce sera déjà quelque chose. Ou alors taisez-vous: le monde n'en périra pas. Ou bien refaites vos humanités, tandis qu'il en est temps. C'est peut-être la meilleure solution. Tous ces Romands mal assurés, qui se retournent vers leur scrupule ou vers l'opinion étrangère, en mettant la main à leur charrue, je les aime et ne puis longtemps sourire d'eux. Je sais trop bien ce qu'ils nous ont donné. Ils étaient plaintifs et purs. Ils n'étaient du moins pas sottement révoltés.

Car il est aussi des révoltés, des âmes que la discipline de cette maison romande empêcha, parait-il, de s'épanouir. Ils accusent le protestantisme, Vinet ou l'Eglise de Genève, leur famille et leurs pédagogues. Pour être justes, ils devraient accuser encore la faiblesse de leur tempérament. Mais l'aigreur oblitère en eux l'équité. Renan dit, je ne sais plus où, que pour bien juger d'une religion, il faut y avoir passé, l'avoir crue et aimée, puis en être sorti. Alors une tendresse peut subsister dans la négation ou dans le scepticisme. Alors, tous liens rompus, le bienfait d'une vraie compréhension se fait encore sentir. On demeure, à l'égard de parents austères et retardés, un fils reconnaissant. On trouve aux affirmations de la foi perdue — mais non pas méprisée — "un riche écrin de synonymes." Mais ces révoltés dont je parle, ont-ils vraiment connu et aimé l'âme romande, ont-ils jamais été de la maison, véritablement? Ont-ils été une fois contents avant d'être mécontents? Je me le demande. Je brûle de le savoir. Ce ne sont pas tous des jeunes gens, à la crise desquels il faudrait compatir — j'aurais honte de polémiser contre des jeunes —; ils se recrutent en deux générations pour le moins. Mais tandis qu'autrefois ils gardaient le silence ou s'en allaient, un par un, en claquant la porte, ils clament aujourd'hui sur place leur déception. Ils se plaignent de ce que chez eux la préoccupation de beauté ne leur fut pas enseignée, de ce qu'en eux la nature fut opprimée: nul ne leur apprit à user de leurs sens, à devenir de bons, de grands, d'insouciants païens, comme il en croît ailleurs, aux lieux où l'on ne vit pas du pain gris des systèmes et des moralités, mais de toute bonne parole échappée à la terre. On ne leur enseigna, disent-ils, que la vie intérieure, et encore sous l'espèce d'idées bien agencées, au fonctionnement prévu. Non pas une aimable culture de l'âme, mais un défrichement, une tragique mutilation des instincts. L'éducation romande leur a, semble-t-il, gâté la vie.

DIE DEUTSCH-SCHWEIZERISCHE DIALEKTDICHTUNG.

Von PAUL LANG.

(Schluss)

Seine Beschränkung auf ganz wenige, durchschnittliche Motive, die er ins Aschgraue variiert, seine fast maschinell zu nennende Repetierung krampfhaft lustig sein wollender Refrains (Juhu, juhe, juhäi; Haidi, haida, juchhe; Und juchset frisch, juhe, juhai) wirken besonders unleidlich. Er hat sehr viel produziert. Am bekanntesten ist seine Gedichtsammlung "Mer singet äis." Viele Geschichten schrieb er und ein Idyll "A d'Gränze," manche Stücklein und Kindergeschichten. Sein letzter Band Gedichte "Der Sunne na" erschien 1919. Originell — in gewissem Masse — ist an ihm vielleicht, dass er als Städter die Natur touristisch empfindet. Man könnte ihn in einem bestimmten Sinne einen Sonntagsnachmittagwanderromantiker nennen. Musik, tonmalerisches Vermögen ist ihm freilich nicht abzustreiten. Nur, wie gesagt, jeder tiefere Gehalt fehlt seinen Gedichten, in denen die Naivität gar oft zur Maniertheit wird.

Von Zürich nordwärts kommen wir in den Aargau. Hier ist das beste Gewächs Adolf Freys "Duss und underm Raafe," fünfzig Schwyzerliedli, die in der dritten Auflage stehen. Sie sind alle kurz, konzis, manche schwerblütig, nachdenklich, verhalten — wie Frey im Privatleben war. Noch ruhiger als die ruhigsten Reinharts sind sie, obschon in dem und jenem ein freundlicher Schalk blinzelt. Die ernste Weltauffassung, die im Ganzen aber aus ihnen spricht, berührt einem angenehm im Kontrast zu den "Juppaidas" und "Haissasas" so vieler anderer Dialektdichter, bei denen man zu oft denkt, sie fühlten sich durch irgend eine verrostete Auffassung der Dichtkunst verpflichtet, nur ihre frohen Stimmungen in Verse zu fassen, die dunkeln aber, vielleicht interessanteren, zu unterdrücken. Frey ist ein versonnener Mensch. So hat auch die Mutterliebe in seinen Sachen grosses Gewicht. 'Geschätzelet' wird zwar auch bei ihm, doch klingt es nicht so aufrichtig froh wie bei Lienert. Wie tief er aber die Tragik des Harrens ausschöpfen kann, zeigt ein sechszeiliges Gedicht "Am Abend." Diese fünfzig Dialektgedichte wägen manch tausend anderer auf.

In der Nähe dieser Gaue sind noch ein paar kleinere Poeten zu nennen. Im Freiamt dichtet Walter Müller, der neben Geschichten auch Gedichte schreibt. Seine Motive gehen nicht über das Alltägliche hinaus. In Luzern dichtet der bekannte Theodor Bucher oder Zyböri, der sehr fruchtbar ist. Auch seine Kunst fährt aber eher in ausgefahrenen Geleisen. Er hat Humor, doch nicht viel Originalität. Er glorifiziert in der angestammten Art das Alpenleben und schreibt begeistert über diese und jene Festivitäten. Im übrigen reimt er Ereignisse des Familienlebens und witzige Antworten der Kinder in der Schule. Wo er Naturereignisse zu schildern hat, kann er bisweilen recht anschaulich sein, wie etwa wenn er ein "Uwätter im Alpedorf" beschreibt. Erwähnt mag werden, dass er der Verfasser des durch Hans Indergand in der ganzen Schweiz berühmt gemachten Liedes "Soldatemeiteli" ist. Ein kleinerer Stern des Luzernbietes ist der kürzlich verstorbene Peter Halter von Hochdorf.

Wir haben noch eine Gruppe von drei Frauen zu betrachten, die am ehesten unter ihren Schwestern Beachtung verdienen. Frau E. Locher-Werling in Zürich hat ausser vielen Dialektstückchen auch einen Band Gedichte "Wiesebluume" veröffentlicht, in dem grosse Heimat- und Kinderliebe nachzittert. Die zwei Elemente bestimmen ihre anspruchslosen Gedichte, denen aber zu oft die nötige Konzentration fehlt. Frohe Zuversicht ist die Grundnote, die kaum je fahren gelassen wird. Ihre Kunst ist nicht bedeutend, aber meist gefällig.

Die zweite Dichterin, Sophie Hämmerli-Marti, in Lenzburg, die Freundin Spittelers, hat "Im Bluest," "Mis Chindli" und "Grossvaterliedli" herausgegeben. Sie ist weniger didaktisch, mehr naturhaft, als Frau Locher; stark ausgeprägt ist bei ihr die Tendenz, alles was sie umgibt, Tiere, Pflanzen, sogar Jahreszeiten zu personifizieren. Die Liebe ist auch ihrer Kunst der Humus, aus der ihre schönsten Gedichte entspriessen. Und zwar die Abart: glückliche Gattenliebe und Kinderliebe. Formal stehen ihre Sachen deutlich über denen der erstgenannten Dichterin. Kriterium: sie vermag eine tiefe Lebenswahrheit in acht Zeilen einprägsam ausdrücken.

Die dritte im Bund ist Margareta Plüss, die 1908 basellandschaftliche Gedichte "Luschtigs und Truurigs" veröffentlichte. Schon der Titel zeigt eine neue Nuance. Das "Truurige" steht gleichberechtigt neben dem "Luschtigen." Zur Abwechslung ist diese, etwas gespaltene, Natur wirklich erfreulich. In Gedichten wie "Schwermut" und "Allein" tönen wahrhaft tragische Akzente und schlagen uns, ob wir wollen oder nicht, in ihren Bann. Sogar eine Begegnung mit einem Hochzeitspaar klingt bei ihr aus in die düstern Worte: "Weiss nit, wie das muess uuse cho." Sie sieht durch die Oberfläche hindurch. Zu oft vielleicht. Man möchte sie schier einen weiblichen Miniatur-Strindberg nennen. Von ihren Gedichten sind die meisten nachdenklich, fast alle gehaltvoll. Das schmale Bändchen muss als die künstlerisch beste Leistung der dialektdichtenden Frauen bezeichnet werden.

Die Basellandschäftlerin hat uns in die Nähe eines ganz grossen "Stars" der Dialektdichtung gebracht, mit dem diese Schau beschlossen werden soll. Ich meine den Basler Dominik Müller. Dieser Dichter, der im bürgerlichen Leben Dr. Paul Schmitz heisst und vor nicht langer Zeit das fünfzigste Jahr — wie übrigens eine ganze Reihe der hier Genannten — überschritten hat, ist berühmt geworden nicht so sehr durch seine "Stiggli" und Prosaskizzen als durch seine Versbände Verse, 1908, Neue Verse, 1910, Verse, Drittes Bändchen, 1913, und endlich den Sammelband 'Mein Basel,' 1920. Er schreibt nicht nur im Dialekt, sondern grad so häufig Schriftdeutsch, doch ist vieles von seinem Besten im Dialekt. Sein Wesen umschreiben etwa die Begriffe feine Ironie, Satire, scharfe Beobachtung, schneidende, ätzende, kritische Haltung. Seine grosse Bildung setzt sich freilich nicht immer in der künstlerischen Behandlung restlos durch. Im Technischen ist er hin und wieder nachlässig. Wo ihm aber etwas gut gelingt, ist er in seiner Art vollkommen. Natürlich imprägniert die alte, überreife Kultur seiner Vaterstadt sein Empfinden. Seiner Kunst haftet so etwas Morbides an. Besonders stark wird man sich dessen bewusst, wenn man seine Gedichte mit denen der ungebundenen Optimisten der Mittel- und Innerschweiz zusammenhält, wie dies in dieser Uebersicht getan wurde. Als "schwefelsäureartiges Element" hat sich Dominik Müller mir gegenüber übrigens selbst einmal bezeichnet. Man spürt das am deutlichsten in seinen gesellschaftssatirischen Stücken, weniger in den rein lyrischen und Naturstimmungen verwendenden Gedichten, die zwar auch manchmal durch etwas Schwefelsäure am Schluss plötzlich noch einen pikanten Hautgoût erhalten. Die Technik des romantischen Umschlages, die er pflegt, ist von Heine her bekannt.

* * *

In Bern, Solothurn, Schwyz, Zürich, Aargau, Luzern und Basel klingt und singt es heute stärker als je in unserer Sprache. Trotz Hemmungen, trotz der Konkurrenz des Schriftdeutschen drücken Frauen und Männer für uns im Dialekt das aus, was sich eben nur so ausdrücken lässt, das Intimste, Innerste, Unverfälschteste unserer Volksseele, das "Heimeligste," wofür das Schriftdeutsche immer als fremdes Idiom wirken würde. Das, was am engsten mit dem Schweizertum selbst verwachsen ist, was wir nur uns selbst sagen dürfen und wollen, das fassen sie in ihre Werke. Diese Werke sind da. Manche sind nicht welterschütternd, keines wohl. Aber viele sind doch recht beträchtlich, an Gehalt wie an Form; so beträchtlich zum mindesten wie gar manches, über das, weil es schriftdeutsch geschrieben ist, ein gar grosses Geschrei erhoben wird. Wenn wir nun wollen, dass der 'Standard' dieser, unserer ureigensten, Literatur noch weiter sich steigere, wenn wir wollen, dass sich ihrer gescheite, sinnige, geschmackvolle Menschen annehmen sollen, wie deren ja etliche schon einen guten Anfang gemacht haben, wenn wir wollen, dass unsere echt dichterisch inspirierten Talente es der Mühe wert halten sollen, einzig für ihre engeren Volksgenossen zu schreiben und vom grossen deutschen Publikum, das sie sonst hätten, abzusehen, dann müssen wir sie freilich recht ernsthaft ermutigen. Wir müssen ihre Bücher lesen, vor allem: wir müssen sie kaufen. Jedes Buch, das gekauft wird, gibt dem Verleger neuen Mut, es nicht als verlorene Liebesmüh zu erachten, Dialektliteratur zu drucken, ermuntert unsere Dichter, sich des Dialektes zu bedienen und ihn so zu heben auf eine Stufe, der wir uns nicht zu schämen brauchen.

Wenn wir unseren Schriftstellern beweisen, dass wir ihren Dienst am Volkstum schätzen — Dienst, der, wie eingangs bemerkt wurde, auch seinen tiefen politischen Sinn hat — dann werden wir mit der Zeit auch die grossen Werke in unserer Sprache erhalten, die die Sehnsucht und das Verlangen jedes Idioms sein sollten.

SOLOTHURN, BERNER MITTELLAND UND OBERLAND.

Es geht weiter mit der Heimatkunst. Da der deutsche Lesermarkt verschlossen bleibt, konzentrieren sich die schweizerischen Verleger wie noch nie auf ihr näheres Publikum. Besonders eindringlich tut dies der Verlag *Francke* in Bern, der vor kurzem die nachfolgend besprochenen drei Bände herausgab.

Sein Solothurn schildert—diesmal schriftdeutsch—noch einmal *Josef Reinhart*. "Heimwehland, Geschichten aus einsamer Welt" heisst das Buch (Preis fr. 7.50). Schwerblütig ziehen die fünf Geschichten an einem vorüber, die von hartherzigen, aber auch von hilflos-weichen Bauern handeln. So sehr sich die Menschen darin gegen die Natur zu wehren vermögen—dem Schicksal sind sie nicht gewachsen. Lange hallt in einem besonders die Geschichte von jenem "Vater Klaus" nach, der, obschon die Kräfte abgenommen haben, das Schaffen nicht lassen kann, und lieber wieder als Knecht die Sense führt, als es beim Sohn gutzuhaben.

Dem Bernbiet ist ein neuer Schilderer entstanden, der sich auch nicht scheut, die Mundart zu gebrauchen. Hörte man noch vor zehn Jahren die Leute sich beklagen, es sei schauderhaft schwer, Dialektsachen zu lesen, auch dieses Vorurteil scheint sich wie manch anderes zu verflüchtigen. *Emil Balmer*, der einen Band "Friedli" (Preis fr. 7.25) herausgibt, kramt darin nach Herzenslust in seinen Jugenderinnerungen. Es geht behaglich bei ihm zu, Schilderndes wechselt mit Beschaulichem, ja Moralisierendem ab, wie es bei dem kräftigen Menschenschlage, dem er entstammt, Brauch ist. An Gestaltungskraft nimmt er es mit Gfeller freilich nicht auf. Doch das will er wohl gar nicht. Bodenständig und echt wirkt jede Seite. Als ein erlebtes Buch wird "Friedli" jedem etwas zu sagen haben, der in ähnlichem Milieu aufgewachsen ist.

Die Atmosphäre der gemütlichen Stube, wo einer auf der Chunst verständnisinnig etwas brichtet, ist vergangen, wenn wir statt dieses Mittellandbuches das Oberlandwerklein "Rund um den Schwarzmönch," das uns *Hans Michel* beschert (Preis fr. 4.50) zur Hand nehmen. Da sprüht ein beträchtlich schärferes, rascheres Temperament. Statt von tüchtigen Tanten und sonstigen Anverwandten hören wir von Goldsuchern, Wilderern und Schnapswirten. Es sind merkwürdige Geschichten, die uns da aus dem Lauterbrunnertal erzählt werden. Wahrhaftig, die wenigsten unter uns hatten den Berglern dort oben so originelle Gelüste zugetraut. Auch wenn wir daran denken, dass die Erlebnisse, die Michel vor uns ausschichtet, vor fünfzig, hundert Jahren sich zutrugen—wir staunen und wundern, lesen aber begierig weiter. Michel, der wohl ein Anfänger ist, hat seine eigenwillige Technik freilich noch abzuschleifen. Gewiss gewinnt das Lokalkolorit, wenn die schriftdeutsche Rede mit Dialektausdrücken untermengt wird. Dieses Guten wird aber hier zuviel getan.